

Illustration en couverture : Autoportrait de Louis Gagnard © Lycée Malherbe de Caen

Conception graphique : © Anne-Lyse Goret

Direction de publication : Lycée Malherbe de Caen - 2015 / Achevé d'imprimer en avril 2015 par l'Unité Académique d'Impression du Rectorat de Caen / DAAC de l'Académie de Caen

Ma guerre, côté poilus...
(septembre 1914 - avril 1915)

Louis Gagnard.



*

* *

Carnets de la Grande Guerre.

dans le cadre des Rencontres poétiques de l'IMEC,
édition inspirée des archives d'André Mare.

Ma guerre, côté poilus...
(septembre 1914 - avril 1915)

Louis Gagnard.

sous la direction du professeur de lettres Vanessa Rattez
et du professeur d'histoire-géographie Vincent Rio,
projet d'écriture mené par un groupe de seconde
du lycée Malherbe de Caen.



*Je n'ai pas pu fermer l'œil ni du jour, ni de la nuit.
Comme beaucoup d'autres de mes camarades.
Ce qui s'est passé hier était horrible.
J'ai beau essayer de me défaire de ces images,
elles restent gravées dans ma tête.
Et, quand elles semblent s'apaiser,
elles reviennent dans des cauchemars incontrôlables.*

Louis Gagnard, 28 avril 1915.

*

* *

Avant-propos.

Louis Gagnard est originaire du petit village d'Allemagne, situé sur les rives de l'Orne, au Sud de Caen (aujourd'hui et depuis 1916, Fleury-sur-Orne). Maréchal-ferrant de son état, il est incorporé dès le début du mois d'août 1914, à l'âge de 24 ans, dans un régiment de palefreniers, dont la tâche principale était de prendre soin des milliers de chevaux encore employés par l'armée à cette époque.

Son carnet de guerre, qui nous est parvenu en très mauvais état, a pu en partie être restauré. Certains passages manquent, mais il a pu être établi à peu près l'itinéraire que le jeune soldat a effectué. Envoyé en Champagne, il assiste à la débâcle des troupes françaises mal préparées face à l'offensive allemande, et participe à la contre-attaque, la fameuse bataille de la Marne. Il reste ensuite quelques mois en poste dans la région de Reims, et voit ses chers chevaux, auxquels il voue un véritable amour, disparaître méthodiquement sous le feu ennemi. Il ne lui reste alors plus qu'à intégrer les troupes combattantes, et à vivre la terrible vie des tranchées, tout au long de l'hiver 1914. Ces passages sont les plus détériorés, et les plus difficiles à retranscrire. Il semble faire référence à la fraternisation avérée par ailleurs, le jour de Noël.

Mais son témoignage n'est ensuite plus que chaos, douleur et frayeur. La censure, la boue, les morts par centaines accompagnent son récit, qui se termine par la cauchemardesque expérience de l'ypérite, premier gaz de combat qui semble l'avoir particulièrement traumatisé.

Louis Gagnard est né de l'imagination collective des élèves des classes de seconde 5 et 6 du lycée Malherbe de Caen, qui lui ont donné vie et l'ont placé dans les situations les plus douloureuses de la première année de la Grande Guerre.

Rien ne dit si Louis a succombé à cette première année, ou si de nouvelles pages de son carnet pourront à l'avenir être mises au jour.

D'ici là, bonne lecture...

V. Rio et V. Rattiez, professeurs encadrants.

*

* *

Août 1914

le 5 août 1914

Je pars de Caen, les adieux avec ma famille sont durs et longs, mais je suis fier de partir. Le temps paraît long dans le train qui me mène à Paris.

le 6 août 1914

Nous sommes arrivés à Paris, dans la caserne où nous allons rester quelques jours. J'ai déjà fait quelques rencontres, nous passons le temps à jouer aux cartes. J'essaye de ne pas trop penser à la guerre qui approche très vite.

le 15 août 1914

Nous sommes arrivés dans les Ardennes depuis deux jours. Tout est près, les soldats sont en première ligne, l'arrière s'organise en attendant l'arrivée des inévitables blessés et le retour des combattants, victorieux je l'espère. Je suis affecté au 7^eme régiment de palefreniers : je prépare les chevaux des officiers et surtout les bêtes de trait. Je me dis que j'ai de la chance car j'ai peur de la mort.

le 23 août 1914

Les Allemands sont trop forts pour nous. Je vois passer des dizaines de brancards. Je pense que nous allons bientôt battre en retraite car de plus en plus de blessés et de morts arrivent.



Le 28 août 1914

J'ai reçu une première lettre de Marie-Anne, qui soulage mon cœur meurtri. J'ai décidé de la coller dans mon carnet, pour qu'elle ne s'abîme pas.

Mon cher Louis,

Ici tout est triste. Plus un homme ne rôde dans les parages et on se mord toutes les doigts à l'idée d'où vous vous trouvez et dans quelles conditions. On prie pour qu'il ne vous arrive rien. Tout le monde porte le masque de l'espoir.

On va m'envoyer à l'usine. J'ai reçu une lettre me disant que j'allais travailler en usine d'armements. Je sais que quelques enfants ne vont plus à l'école : les récoltes priment, ils aident leur mère dans les champs, dans les tâches agricoles. Elles prennent le relais : forgerons, ramoneuses, colleuses d'affiches, factrices et allumeuses de réverbères...

Le tocsin du village sonne comme un appel, comme pour évoquer qu'à chaque heure, des dizaines de nos époux, fils, frères tombent au front. Et essaye d'échapper à l'idée que ça pourrait être les nôtres.

Je me demande comment tu vas ? Ce que tu penses ? Quels dangers tu cours ?

Je m'inquiète pour toi, ta santé, ton être. Je te connais fragile. Je me languis de toi et attends ton retour avec impatience.

Je t'embrasse tendrement,

Ta Marie-Anne.

Recevoir du soutien de ma fiancée me touche au plus profond de moi-même. Ne pas avoir reçu de nouvelles d'elle depuis tout ce temps m'avait inquiété. Dès que j'ai vu son nom sur l'enveloppe, mes yeux se sont illuminés. Cela m'a donné du baume au cœur.

Je relis plusieurs fois la lettre, et réfléchis à une réponse. Je ne veux pas lui parler de toute l'horreur sur le front. Plutôt atténuer la réalité brutale.

Dès que je commence à relire, mon cœur s'emballé. C'est dur d'affronter cette épreuve sans elle.

Je range alors la lettre dans mon portefeuille auprès de son portrait, que je plaçais plus près de mon cœur.

*

* *

Novembre 1914

le 22 novembre 1914

Deux longues semaines que je n'ai pas vu la couleur blanche des pages du journal. Cette couleur si pure, qui change des couleurs ternes de la terre, du ciel et du sang. Mais bientôt, elles seront recouvertes de mon encre noire.

Chose que les journalistes actuels n'ont plus le droit de faire sans être surveillés. Par chance, j'écris pour moi et je ne serais pas censuré, du moins pas pour le moment. D'ailleurs, ce matin, comme tous les jours, j'ai récupéré l'Excelsior qui était à l'entrée de la boulangerie. Et je l'ai feuilleté rapidement. Je suis indigné par ce qu'ils osent publier. Ce n'est pas la réalité. Ce qui se passe aujourd'hui n'est pas du tout ce qu'ils décrivent dans les journaux. Par exemple, ils disent, en parlant des soldats, que " tous respirent la même bonne humeur, le même entrain, la même insouciance du danger, la même confiance de victoire ". Il y a de nombreux autres extraits, tels que : " excellent moral ", " merveilleux 75 ", " la bravoure de nos soldats est exemplaire "... C'est de la propagande à l'état pur

Je pense qu'il serait préférable de dire la vérité, quitte à démoraliser un peu la population. Cacher la vérité ne nous aidera en rien. Ils ont tout de même osé parler de ce vieillard de soixante-dix ans qui s'est fait tuer. Mais la seule raison pour laquelle ils ont parlé de lui c'est parce qu'il était Allemand. Pareil pour ce jeune homme de quinze ans qui s'est fait prisonnier. S'ils avaient été français, ce journal n'en aurait jamais parlé. De plus, je ne trouve pas normal qu'ils portent toute l'attention sur des

conseils de bien-être qui ont bien moins d'importance que ce qu'il se passe sur les champs de bataille.

Quel culot, ces gratte-papiers !

** **

Décembre 1914

le 6 décembre 1914, à Reims

Je me lève comme chaque matin à l'aurore pour accomplir ma mission quotidienne : m'occuper des chevaux.

Tout d'abord, j'enfile mes bottes, mets mon pantalon, mon manteau et je vais donner aux chevaux leur ration du matin. Dès que j'arrive ils sont excités à l'idée d'avoir leur repas.

Après les avoir nourris, je vais regarder le tableau où figure le nom des chevaux qui ont besoin d'être réferé dans la journée. Aujourd'hui, cinq chevaux sont inscrits sur ce tableau. Nous avons notre petit moment bien sacré, l'heure du café à seize heures.

Une fois la journée finie, je peux enfin me reposer.

le 13 décembre 1914

Il fait beau ce matin. Je m'occupe tranquillement des chevaux, à l'arrière, je referre le cheval du lieutenant du régiment dans lequel je me trouve. Quand soudain, un superbe étalon d'un poil lustré noir se cabre

et se détache de ses liens. Je n'avais jamais vu une telle élégance dans ce magnifique animal. Car avant d'être la plus belle conquête de l'homme, il est avant tout sauvage. C'était un selle français.

Je décide alors de me précipiter à la poursuite de l'étalon dont le nom m'est inconnu. Dans sa fougue, il se retrouve coincé entre deux murs de terre, et je m'apprête à essayer de le calmer et le rassurer. Après maintes tentatives, le selle français se détend à ma présence, et je m'apprête à récupérer son lien brisé, le plus délicatement possible, sans faire de gestes brusques.

Lorsque tout à coup, un sifflement d'obus résonne dans toute la tranchée. Des milliers d'éclats jaillissent, faisant disparaître la bête qui se tenait devant mes yeux. Je suis projeté en arrière, à demi-conscient, me demandant si le sang dans lequel je baigne est le mien ou non. Je suis à terre, n'entendant résonner que les battements de mon cœur. Ma vision est trouble. En quelques minutes, je suis seul. Sourd. Perdu. J'essaye malgré tout de me relever, tentant de reprendre mes esprits.

Tout autour de moi gisent les restes de la bête qui, quelques minutes auparavant, comblait mes yeux d'admiration. Le selle français a été littéralement pulvérisé par l'obus. Je suis recouvert de sang et d'entrailles. Mais, chance pour moi, ce ne sont pas les miennes.

Retournant à l'écurie, j'entends les hennissements furieux des chevaux, qui semblent avoir perdu la raison, comme s'ils s'attendaient à leur sort. J'ai tout juste le temps de me jeter à terre, avant qu'un nouvel obus détruise les écuries. Pas moins de mille chevaux guidés par la peur, s'échappent et se mettent à galoper dans tous les sens. Malheureusement, pris par la folie un grand nombre de chevaux

périssent. D'autres courent toujours à vive allure, en se précipitant dans un piège de barbelés.

Je reste stupéfait, choqué devant l'atrocité du tableau qui vient de s'achever devant moi. La mort ne m'a pas pris aujourd'hui, mais j'ai la contrainte de me tenir debout, face à un paysage où hommes et chevaux sont à terre. Alors je fais ce pourquoi je suis ici, j'accours pour répondre à l'aide des chevaux dont j'étais chargé de m'occuper. Je récupère tous ceux que je peux, même les plus grièvement blessés en prenant soin de les emmener à l'hôpital vétérinaire. Cette journée fut une des plus marquantes pour moi et je décide d'aller enfin me reposer suite à toute cette atrocité qui m'a rempli de souffrance.



le 25 décembre 1914, près de Reims

Aujourd'hui, c'est Noël et je suis encore dans cette tranchée, dans le froid, dans la boue avec mes camarades et les rats pour seul compagnie. Les combats sont arrêtés pour la fin de l'année, cela nous permet un peu de paix et de calme, mais c'est éphémère, nous le savons tous.

C'est pour cette raison que nous restons forts et ne relâchons pas nos nerfs.

Fier soir, nous avons eu l'autorisation de l'Etat-major de célébrer la messe de minuit, accompagnés par un prêtre. Tous les camarades étaient là, le silence régnait dans notre tranchée, nous écoutons. Attentifs à la parole de l'aumônier, c'était le calme le plus total. Cela faisait du bien.

Et, de l'autre côté, on entendait les chants religieux allemands. Je ne sais pas si nous étions dans le même état d'esprit mais une chose est sûre, la paix était reine dans les deux camps ce soir.

Cet après-midi, nous allons faire des échanges dans les tranchées à l'arrière à un ou deux kilomètres du no man's land. Les camarades vont même jusqu'à organiser un petit tournoi de football. Il y a eu trois matchs mais nous n'avons pas pu finir le tournoi car il commençait à pleuvoir, et il nous était impossible de courir sur le terrain boueux. De plus, la nuit commençait à tomber et il nous fallait regagner nos tranchées respectives.

Une fois de retour, le ravitaillement était enfin arrivé : pommes de terre, pain, poireaux. Piteuse ration, que nous étions malgré tout heureux de dévorer !

*

* *

Janvier 1915

le 14 janvier 1915

Aujourd'hui, je commence ma permission de cinq jours. Je vais rester quelques jours à l'arrière. Une troupe de spectacle est avec moi : ils chantent dans des concerts improvisés destinés à soutenir le moral des soldats. On fait aussi beaucoup de sport pour ne pas s'ennuyer, garder la forme et le moral.

Lundi, je pars pour Reims, pour aller voir la cathédrale. J'espère aller au cinéma, voir un film de Charlot.

le 17 janvier 1915

Je suis enfin arrivé à Reims depuis une journée. Je savais que cette ville avait été bombardée : la cathédrale est devenue une ruine. Le cinéma heureusement n'a pas été détruit, même si les obus boches l'ont un peu amoché. J'ai pu voir un film de Charlot, très drôle : pendant quelques instants, j'ai oublié la guerre.

le 19 janvier 1915

Je suis rentré au front. Mon ami Eugène, que j'ai retrouvé à Reims m'accompagne. Il est devenu chanteur, nous allons bientôt dormir car le voyage nous a épuisés. Eugène n'arrête pas de chanter, il me fait bien rire car malheureusement pour lui, il n'a pas une voix pour chanter ! Avant d'aller dormir, nous allons faire quelques parties de cartes pour nous détendre. Pendant des heures, nous jouons à la belotte.

Déjà cinq heures... je dois retourner à mon poste à six heures. Il est temps de reprendre la route vers l'Enfer. Eugène heureusement reste à mes côtés, me casser les oreilles avec ses mélodies qui lui traversent l'esprit, mais qui m'aident à ne pas penser

*

**

Fevrier 1915

le 3 février 1915, près de Reims

Après un interminable bombardement auquel j'ai réchappé, j'ai eu tellement peur pour ma vie que j'ai écrit une lettre pour Marie-Anne, que je retranscris dans ce carnet :

Ma chère Marie-Anne

Enfin un peu de temps pour t'apporter de mes nouvelles. J'ai survécu au dernier bombardement. Tout mon régiment a été décimé, tout ça pour quelques mètres en moins. Les Boches ne sont pas loin ! Je ne sais pas combien de temps je tiendrais, la guerre est déjà perdue, le manque d'effectif est trop grand et nous en avons assez de tous ces ordres vains qui nous mènent à l'abattoir. Hier, j'ai entendu une horreur. Quatre jeunes garçons ont refusé d'aller se battre alors ils se sont fait exécuter. Tous ces corps gisent à côté de moi.

La vie dans les tranchées est décidément trop dure pour un homme privé de l'être aimé. Je pense à toi chaque jour qui passe, au vent qui souffle dans les verts pâturages de notre chère

Normandie, aux chevaux qui galopent avec fière allure le long de l'Orne. Je me demande, en ce moment même, ce que tu es en train de faire, ce que tu deviens après mon départ. C'est peut-être la dernière lettre que je t'envoie. Je t'embrasse.

Ton Louis

le 23 février 1915, à Reims

Tôt le matin, une alarme me réveille. Je me lève soudainement, lorsque j'entends la voix du lieutenant, nous demandant de nous rassembler. Il devait être cinq heures du matin plus ou moins, je ne me souviens plus. Nous nous tenons tous en ligne droite dans notre uniforme, devant le lieutenant en chef qui tient une liste entre ses mains. Il cite alors plusieurs noms. Celui de mes camarades ainsi que le mien. Je me demande alors pourquoi j'ai été nommé mais ma question ne reste pas longtemps en suspens. Le lieutenant nous annonça la nouvelle : Nous partons pour le front.

*

* *

Mars 1915

le 25 mars 1915, près d'Ypres

Près de deux mois après avoir écrit ma lettre à Marie-Anne, j'en reçois enfin une d'elle, dont le contenu me laisse perplexe :

Mon cher Louis,

Je suis terriblement inquiète de ne pas avoir de tes nouvelles! Test-il arrivé quelque chose ? M'aurais-tu oubliée? Je n'ai pas reçu des lettres de toi depuis des mois. La femme du boulanger a appris la mort de son mari au front, sans autre détail. Ma peur n'en fut que plus grande quand je me suis rappelée que vous étiez dans le même régiment.

Je viens t'apporter des nouvelles. Comme nous sommes au mois de mars j'ai commencé les semences. La vie est dure ici, tout le monde pleure les morts. Le charbon manque, nous ne mangeons pas tous les jours, mais ça va pour moi.

Je pense fort à toi chaque jour qui passe.

J'espère que cette lettre te parviendra, ne me laisse pas, je ne pourrais vivre sans toi.

Ta Marie-Anne

*Des nouvelles bien rassurantes, qui me remontent un peu le moral.
La lettre a été censurée, et le lieutenant m'a dit que c'était pour nous
préserver des pleurnicheries des femmes. Peut-être que c'est la raison
pour laquelle ma lettre ne lui est pas parvenue ? La censure militaire
a voulu préserver les femmes des pleurnicheries des poilus, de la chair à
canon ? Marie-Anne ne sait pas ce que nous endurons. Je dois vivre
pour le lui raconter. Mais pourra-t-elle comprendre ?*



*

* *

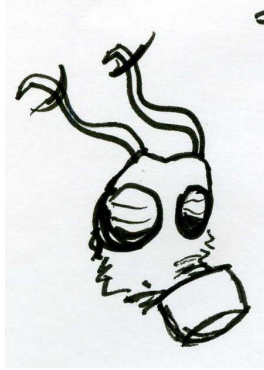
Avril 1915

le 22 Avril 1915, près d'Ypres

Cette nuit là, je me réveille en sursaut. Je regarde autour de moi. Il fait nuit. Malgré la fatigue accumulée de ces 244 jours interminables, je dois trouver la force de me lever. J'entends au loin des bruits sourds sans parvenir à les identifier. Je sors de la grange la peur au ventre mais tout de même déterminé à gagner ce que je pense être une bataille. Je ne comprends pas ce qu'il s'est passé plus tôt dans la journée, ni comment c'est arrivé.

Je rejoins mes camarades qui observent déjà la scène les yeux grands ouverts. Il pleut et chaque pas que j'effectue m'enfonce un peu plus dans la boue. Je suis étonné de voir à quel point ils sont apeurés car ce n'est tout de même pas la première fois qu'ils voient un tel spectacle. Je tourne la tête et aperçois au loin des explosions qui éclatent de toutes parts telles des fleurs qui éclosent au printemps. Tandis que l'on regarde ébahis la scène qui se passe devant nous, le lieutenant hurle de commencer à avancer vers nos camarades présents sur le front, qui tentent de se défendre avec difficultés. Les boyaux que nous empruntons pour nous mener sur le lieu du conflit semblent extrêmement longs. Je ne saurais dire exactement combien de kilomètres j'ai dû parcourir et combien de kilomètres me séparent encore du front. Il fait nuit et je ne parviens pas à m'orienter, alors je me fie à mon ouïe pour essayer de suivre mes camarades.

Sur le chemin, ce que je vois me terrifie : des corps de soldats gisent partout sur le sol. Les flaques de sang se mêlent à la boue. Soudain j'entends un craquement sous mon pied. Je baisse la tête et vois que je viens de marcher sur la jambe de l'un de mes camarades victime de ces bombardements. Je m'excuse vaguement, ne parvenant pas à déterminer s'il est encore en vie ou non : je dois avancer.



Des éclats d'obus ne cessent de nous frôler. On avance dans la peur de périr lors de cette bataille. On se rapproche de plus en plus du front lorsque tout à coup un énorme nuage, volute de fumée, envahit le sol. Les soldats présents sur l'avant du front s'écroulent un à un en suffoquant. Le lieutenant nous ordonne de battre en retraite et de nous protéger le visage avec un mouchoir. J'obéis et ne réfléchis pas à l'endroit vers lequel je me dirige. Je ne cherche qu'à fuir ce qui me poursuit. Je n'essaye même plus d'éviter les corps. Je cours. Durant ma course je m'engage dans différents boyaux en cherchant à m'éloigner de plus en plus de ce désastre. Plus je cours, plus le bruit sourd des bombardements semble s'éloigner. Je suis seul et je commence à me sentir coupable d'avoir laissé mes camarades sur cette ligne de front sans même savoir s'ils sont encore en vie ou non. Les boyaux que je parcours semblent être de moins

en moins longs. Je croise un homme qui m'indique, en pointant du doigt, un abri ? Je le remercie vaguement et m'empresse de m'y diriger. Après quelques minutes qui m'ont semblé interminables, je m'arrête enfin pour souffler et découvrir que j'ai réussi à ma grande surprise à revenir à la grange. J'attends alors mes camarades pendant de longues heures. La moitié ne reviendra pas.

23 Avril 1915, 5 heures du matin, près d'Ypres.

Je n'ai pas pu fermer l'œil ni du jour ni de la nuit. Comme beaucoup d'autres de mes camarades. Ce qui s'est passé hier était horrible. J'ai beau essayer de me défaire de ces images, elles restent gravées dans ma tête. Et, quand elles semblent s'apaiser, elles reviennent dans des cauchemars incontrôlables.

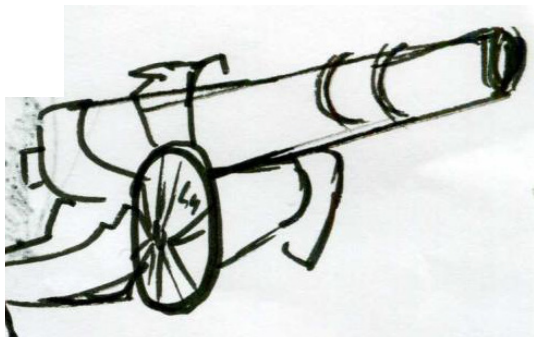
J'étais terrifié. Terrifié par cette masse verte qui arrivait sur nous, s'engouffrant dans la première ligne. J'étais terrifié par tous ces cadavres qui s'entassaient dans la boue. Ces cadavres qui n'avaient même plus de visages. Je revois mes mains les saisir un à un pour dégager les tranchées et les boyaux.

Oui, j'étais terrifié. Maintenant, je suis terrorisé de manière permanente. J'ai fait un horrible cauchemar cette nuit. Dieu sait que j'en ai fait plein, mais c'est le seul, au milieu de ces horreurs, qui me revient clairement.

Un monstre rôdait dans les tranchées. Un monstre qui se déplaçait comme une ombre, pour dévorer les soldats imprudents. Je me sentais trembler. J'étais terré dans une des parois boueuses, priant pour ne pas me faire repérer. Aucun moyen de fuir. Le monstre était silencieux. J'entendais seulement les hurlements déchirants de mes camarades pris

au piège. J'entendais leur agonie, leurs plaintes gargouillantes et je venais à vouloir les achever moi-même, pour ne plus les entendre. Mais je restais où j'étais, mon fusil tressautant entre mes mains tremblantes. Quand, enfin, la vie les quittait, leurs cadavres s'écrasaient dans la boue dans un bruit de suction. Les hennissements paniqués des chevaux venaient jusqu'à moi. Ce monstre n'avait pas le droit de tuer tous ces gens, tous ces chevaux. Alors j'avais rassemblé mon courage désormais en miettes et je m'étais levé. Et j'avais couru. Couru jusqu'aux chevaux. Trébuché dans les boyaux. Buté sur des cadavres. Mais je ne m'arrêtais pas. Je sentais sa présence derrière moi. Son souffle fétide sur mes cheveux. Son haleine âcre sur ma nuque. Ses griffes métalliques qui effleuraient mon dos et qui me poussaient à courir plus vite. Du bout des doigts, j'essayais de déchirer les ténèbres de la nuit pour me frayer un chemin.

Mais je ne me rappelle pas avoir atteint les chevaux.



*

* *

Les auteurs :

*Maéva Cahu, Marine Deslandes, Margot Duval, Jade Gouye,
Anais Jacqueline, Julia Maugard, Margaux Mialdea,
Mathieu Mizon, Victoire Nicollet, Marie Norais, Lucas Provost,
Mélyssandre Pouille, Quentin Puybaret, Charlie Roger,
Lola Scanvic, Elodie Tacher, Mathis Tisserant, Hugo Toscan,
Lucie Tostain, Pauline Vitre, Clara Zmudzinski.*

avec des illustrations réalisées par Lucie Tostain.



